

À l'origine des études sanskrites : la *Grammatica Sanscritica* de Jean-François Pons S.J.

Par

Christophe Vielle

F.R.S.-FNRS & UCLouvain (Louvain-la-Neuve)

Le présent article constitue la recension critique d'un ouvrage pour lequel il souhaite surtout servir d'utile complément d'information : P.-S. Filliozat, *À l'origine des études sanscrites. La Grammatica Sanscritica de Jean-François Pons S.J. Étude, édition et traduction* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 56), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2020. Avec cet ouvrage¹, Pierre-Sylvain Filliozat (ci-après abrégé PSF) nous rend accessible la grammaire sanskrite, redécouverte en 1937 par son père Jean², composée par le jésuite français Jean-François Pons (1698-1752, Chandernagor) entre 1730 et 1734 : plus précisément en 1730-1732 pour sa première partie, et, probablement, en 1732-1734 pour la seconde, ainsi qu'il sera détaillé *infra*.

¹ La contrainte formelle consistant, comme un compte rendu (que ce texte était supposé être au départ), à suivre au plus près la structure de l'ouvrage recensé, explique certaines lourdeurs (dans l'usage excessif des parenthèses notamment) d'une expression par trop condensée, que le lecteur voudra bien pardonner. Il convient de remercier Arlo Griffiths pour son amicale relecture méticuleuse du texte initial ainsi que ses suggestions pour en améliorer la lisibilité.

² J. FILLIOZAT 1937.

1. *Grammaires jésuites et grammaires indigènes du sanskrit*

La grammaire de Pons ainsi publiée vient s'ajouter aux deux autres œuvres jésuites du même type (rappelées p. 9, 24, 29, 95) déjà disponibles : celle de Heinrich Roth (1620-1668, Agra), rédigée dans les années 1654-1662, dont le manuscrit autographe reproduit en fac-similé, accompagné d'une introduction, fut publié en 1988 par Arnulf Camps et Jean-Claude Muller³ ; et celle de Johann Ernst Hanxleden (1681-1732, Kérala), précédant d'une dizaine d'années celle de Pons, dont le texte fut édité, accompagné d'une reproduction du manuscrit autographe et d'une introduction, par Toon Van Hal et Christophe Vielle en 2013⁴. Si ces deux derniers ouvrages attendent encore chacun leur complément (édition et/ou traduction annotée), il est regrettable qu'aucune mention de ceux-ci ou de leurs auteurs ne se trouve dans la présente publication, qui omet également de mentionner à sa juste place l'article pionnier de J.-C. Muller sur ces trois grammaires⁵. Il aurait été également opportun de préciser, lors de leurs mentions respectives, que la grammaire de Roth, rédigée en latin et en écriture devanāgarī pour le sanskrit, est basée sur la grammaire d'une école médiévale non strictement pāṇinéenne, le *Sārasvata-vyākaraṇa* d'Anubhūti Svarūpācārya⁶ (grammairien auquel Pons fait référence dans son épître de 1740, cf. p. 67 et n. 134), tandis que celle de Hanxleden, en latin et écriture malayalam pour le sanskrit, suit la collection de paradigmes *Siddharūpa* ainsi que le post-pāṇinéen *Rūpavatāra* de Dharmakīrti, alors en usage en début de cursus des lettrés au Kérala. Ce sont en effet des informations comparativement importantes, vu que la grammaire de Pons se fonde, elle, successivement sur deux ouvrages de base distincts, en vogue au Bengale, relevant chacun d'une tradition grammaticale non pāṇinéenne différente, c'est-à-dire pour ses cinq premiers « chapitres » (constituant une première partie donnée par un manuscrit autographe en latin et écriture bengalie pour le sanskrit) sur le *Mugdhabodha* de Vopadeva, et pour l'autre (dite « sixième ») « partie », postérieure, dévolue à la syntaxe, sur le *Samkṣiptasāra* de Kramadīśvara, de l'école dite (du nom de son commentateur principal) de Jaumara (cette partie préservée en français dans une copie qui fait au début usage d'écriture telugu-kannada puis donne le sanskrit en transcription, fut retraduite en latin par Anquetil Duperron).

L'indépendance de chacune de ces trois œuvres et de leurs sources indigènes respectives aurait pu être soulignée, et la question d'une certaine unité de méthode (jésuite) dans l'approche de la même langue (sanskrite) au moins là posée⁷ (sur ce point seuls quelques éléments d'amorce de réflexion se trouvent p. 92-93). Pourtant, à la fin d'une introduction très générale (p. 9-24) de belle facture intellectuelle, offrant une première section sur « La République des Lettres et l'orientalisme », puis une seconde sur « Les missionnaires [jésuites] face

³ CAMPS, MULLER 1988. Une édition critique avec traduction allemande de la grammaire de Roth (laquelle a aussi reçu l'attention de P.-S. FILLIOZAT 2012, ainsi que, au World Sanskrit Conference de janvier 2023, de la spécialiste polonaise Małgorzata Wielńska-Soltwedel) est en préparation par J.-C. Muller et Johannes Schneider (Université Louis-et-Maximilien de Munich et Académie bavaroise des sciences) ; cf. SCHNEIDER 2022.

⁴ VAN HAL, VIELLE 2013. Une traduction française annotée de cette grammaire, avec une introduction détaillée sur Hanxleden et son œuvre, est en préparation sous la direction de Chr. Vielle (Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve), qui coordonne aussi une réédition du texte avec traduction anglaise à l'Université sanskrite Sree Sankaracharya de Kalady (Kérala).

⁵ MULLER 1985 ; cf. aussi MULLER 1993.

⁶ Cf. P.-S. FILLIOZAT 2012, p. 19.

⁷ Cf. MULLER 1985, p. 139.

aux langues de l'Inde » consacrée plus particulièrement à l'œuvre de François Xavier⁸ et à celle de Roberto de Nobili⁹, ce n'est d'abord que via leurs utilisations confidentielles respectives par les savants Athanase Kircher (1602-1680) pour Roth, Paulinus a Sancto Bartholomaeo (1746-1806) pour Hanxleden, et Abraham Hyacinthe Anquetil Duperron (1731-1805) pour Pons, que les œuvres grammaticales de ces trois missionnaires sont jugées comme « fondatrices » des études sanskrites.

2. Pons et la constitution du fonds indien de la Bibliothèque du Roi

Une première partie intitulée « Jean-François Pons » introduit d'abord à l'histoire de la mission jésuite française en Inde et à la constitution du fonds indien de la Bibliothèque du Roi au début du XVIII^e siècle (p. 25-36) ; on aurait aimé trouver dans cette dernière section un relevé des mentions de la grammaire de Pons dans les plus anciens catalogues conservés, comme celui de 1739¹⁰ (voir *infra*). Suit une section (p. 37-47) détaillant les éléments biographiques sur Pons, né Jean (on peut penser, même si ce n'est pas dit, qu'il prit son second prénom, inspiré de celui de François Xavier, lors de son noviciat), son enfance et son entrée précoce chez les jésuites d'abord (sur base notamment d'une enquête dans les archives menée par J.-C. Muller à Rodez et à Rome, dont toutes les pièces ne sont pas ici reprises) ; sa carrière missionnaire, en particulier à Chandernagor (1726-) au Bengale ; enfin la mission astronomique qu'il mena à la requête du rāja de Jaipur et qui occupa pour lui toute l'année 1734 (après laquelle on peut penser qu'il put partir enfin dans le sud, ainsi qu'il le souhaitait, p. 63, cf. p. 86). Un éclairage particulier est accordé à la façon dont il procéda à la collecte (jusque fin 1732) de manuscrits indiens et à leurs envois à Paris, sur base notamment d'un premier examen (cf. p. 83-84 pour la suite) du Catalogue dressé par Pons (mais recopié par un scribe, avec seulement la note finale clairement autographe, cf. p. 44-45) conservé à la BNF, NAF n° 5442 : folios 1-4 seulement, ajoutera-t-on (= 7 pages, portant la double date de décembre 1732 et janvier 1733 pour la note finale)¹¹.

3. La correspondance de Pons

Une deuxième partie (p. 49-80) est consacrée à la correspondance de Pons, avec d'abord la publication de trois lettres autographes inédites (préalablement identifiées et transcrites par J.-C. Muller). On notera ici la mise en évidence, sur base de trois témoignages concordants (p. 49-51), de l'identité de leur destinataire : l'ingénieur du Roi Deidier (ou Didier), qui acheta avec, et paya pour, Pons à Cassimbazar deux livres (manuscrits) supposés être du Véda (et qui s'avèrent ne pas l'être). L'action de ce fonctionnaire en Inde est bien documentée. PSF indique qu'il est à Mahé et Pondichéry entre 1726 et 1728 et rentre en France en janvier 1729 (p. 50 et notes), mais il suggère néanmoins, sur base d'une précision pourtant

⁸ Mais sans aucune référence là à la somme du jésuite Georg SCHURHAMMER (1955-1973).

⁹ Sans aucune référence aux travaux récents des jésuites Anand AMALADASS ou Francis X. CLOONEY (par exemple leur ouvrage commun de 2000/2005) ou, dans une perspective plus générale, d'Ines G. ŽUPANOV notamment (cf. son ouvrage de 1999, ou celui avec Ângela Barreto XAVIER de 2015).

¹⁰ Cf. MULLER 1985, p. 135 ; 1993, p. 157.

¹¹ Cf. son édition par OMONT 1902, p. 1179-1187, ce dernier ouvrage étant renseigné à la note 31 et non 35 comme mentionné par PSF aux n. 53, 58, 65, 197 etc. Le Catalogue complet est accessible en ligne : cf. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105278700/f9>. On y signalera en passant (f° 3v) la remarque concernant « la Grammaire Mougdebôdha » et le « Dictionnaire d'Amarasingha », correspondant aux items 1 et 7, précédemment envoyés, et dont le coût est par conséquent *in fine* déduit (f° 4r l. 1-2).

« approximative » (n. 60) du père Calmette, que Pons rencontra Deidier dès 1726, année même où notre jésuite arrive à Chandernagor et qui l'aurait donc vu aussitôt apprendre le sanskrit et collecter des manuscrits. Une telle chronologie est en réalité impossible (PSF lui-même, p. 45, propose les dates de 1727 et même plutôt 1728 pour le début de cette collecte). Sur base des sources premières fournies par Alfred Martineau¹², on peut reconstituer précisément les activités de l'esprit curieux (au service de l'Église aussi) que fut le sieur Deidier, ingénieur expérimenté. Celui-ci, engagé par la Compagnie pour la construction d'un fort à Mahé sur la côte Malabar, à la toute fin de 1724, embarque sur l'un des vaisseaux en partance de France (La Bourdonnais, qui y est alors second capitaine, dit avoir appris auprès de lui, pendant le voyage, la fortification et la tactique) ; il arrive à Pondichéry début octobre 1725 pour réembarquer presque aussitôt pour l'expédition destinée à reprendre Mahé (gagnée les 2-3 décembre), place qu'il ne quittera pas jusqu'à son retour à Pondichéry le 19 mai 1728 ; il ne reste à Pondichéry, où on l'attendait pour son art, que quatre mois, le temps de diriger quelques travaux de fortification jusqu'au 21 septembre, date où il embarque cette fois pour le Bengale, en vue d'évaluer la réparation de la loge française (endommagée par les eaux en 1725) de Cassimbazar, au nord de Chandernagor. Il séjourne là quelques semaines (entre début octobre et fin décembre 1728) puis il repart, sur le même navire avec lequel il était arrivé là, pour Pondichéry, où il fait escale le 13 janvier 1729 et d'où, rappelé par la Compagnie, il quitte définitivement l'Inde pour la France le 30 janvier. Quand Pons déclare le 27 décembre 1729 (p. 53) qu'il s'est mis à apprendre la langue « samskerte » peu de temps après le départ de son correspondant (avec lequel il a visité Cassimbazar pour l'achat malheureux de manuscrits), il fait référence à leur fréquentation un an auparavant ; le début de son apprentissage du sanskrit doit donc être daté du début de l'année 1729. À la fin de sa lettre de décembre 1729, Pons, sur le fait qu'il écrit le sanskrit suivant la prononciation du Bengale, rappelle à son destinataire qu'« à la côte Coromandel on prononce autrement, facilement vous verrez la différence » (p. 58), comme si ce dernier se trouvait alors encore à Pondichéry, tel que Pons pouvait le penser, alors qu'il n'y était plus depuis longtemps. Deidier reçut la lettre en 1730 et lui répondit la même année (cf. p. 53 note 70) ; il dut alors informer Pons qu'il était bien revenu en France. La lettre de 1731 apparaît comme la réponse de Pons (« J'eus l'honneur de vous écrire il y a un an... », p. 58). Et on apprend dans la lettre du 30 décembre 1733, qu'une lettre non conservée de Pons fut aussi adressée à son ami en octobre 1732 (p. 63), auquel il promet encore une nouvelle lettre l'année suivante (p. 64), c'est-à-dire pour la fin de 1734. Reste la question non résolue des « recueils » de découvertes sur l'Inde dont Deidier serait l'auteur, ainsi qu'évoqué par Pons (p. 53) qui qualifie en outre respectueusement son correspondant de « si versé dans la mythologie indienne », en accord avec deux témoignages épistolaires d'un agent de la Compagnie à Pondichéry (cités p. 50) sur Deidier, le premier daté d'octobre 1728 : « [esprit] fort curieux... a séjourné longtemps à la côte Malabar, y a écrit à ce sujet (c'est-à-dire celui des chrétiens de saint Thomas, ce que l'extrait donné par PSF ne permet pas de comprendre). Il est actuellement dépositaire de leur rituel (= d'un manuscrit liturgique de ces chrétiens)... s'est particulièrement appliqué à la connaissance des religions de l'Inde » ; le second de janvier 1729 : « Il emporte avec lui bonne provision de curiosités de ce pays ». Mis à part la lettre de 1725 en référence *supra* et un « Mémoire du 29 avril 1728 sur ce qui reste pour achever la fortification de Mahé », tout technique, on sait par une lettre du Conseil Supérieur de Pondichéry que, suite à un incendie à

¹² MARTINEAU 1920, p. 176, 180-181, 229, 232-3, 315, etc. Cf. aussi MARTINEAU 1917, p. 85-86, 182, etc., ainsi que LA FARELLE 1887, p. 127-133, pour l'édition d'une lettre de Deidier de décembre 1725 sur la reprise de Mahé, et, p. 105, pour l'extrait d'une plus brève d'octobre.

Mahé quelque temps avant son départ, au printemps 1728, « M. Deidier a perdu comme les autres officiers ses hardes et différents effets. Il n'a demandé aucune indemnité. Nous ne lui avons rien offert, sachant que c'est la perte de ses papiers qui lui est sensible, ce que nous ne pouvons réparer, quelque somme d'argent que nous lui eussions offerte, cela n'aurait pu l'indemniser. » Il accumulait donc des notes sur la religion indigène (quoiqu'il ait malheureusement perdu celles relatives à son séjour au Kérala, relatives tant au christianisme local qu'au brahmanisme), et il fut aussi actif dans la collecte de manuscrits (cf. p. 50). Il est possible qu'il ait participé, quand il y était encore, à la préparation du lot de « Livres (manuscrits syriaques pour la plupart) reçus (à Pondichéry) de Mahé pour la bibliothèque du Roi », embarqués sur un navire pour la France en janvier 1730 (cf. la lettre qui l'accompagne, par le même agent que la première citée *supra* à propos de Deidier, laquelle évoquait d'abord le fait que le gouverneur lui-même avait alors « déjà donné l'ordre à Mahé, côte Malabar, où sont les Chrétiens de St Thomas, de faire payer par la caisse de la Compagnie ce qu'il faudra pour acheter les livres de ces Chrétiens »)¹³. Deidier pourrait-il être l'auteur du traité mythologique (surtout ; aussi rituel) *La gentilité du Bengala*, anonyme, édité par Willem Caland¹⁴ ?

¹³ OMONT 1902, p. 832-834.

¹⁴ CALAND 1923, p. 95-165. L'héritier du manuscrit en France y a inscrit son nom (Jean-Louis Morinet) et la date de 1741. Le traité, manifestement autographe, y suit un autre, plus ancien, copié de la même main (avec pagination propre), attribué dans le (second) traité au père Nobili (cf. p. 136 ; il est en réalité de Brito, cf. note 16 *infra*), et est, *in fine*, « augmenté de plusieurs remarques touchant les météores et les planètes, et d'une oraison pour le tonnerre » non éditées par Caland. Les rares références historiques internes plaident pour une datation après 1700 et avant 1740. Telle est la fourchette de base. Si l'on reprend ces indications, une rédaction en 1728-1729 (c'est-à-dire, s'il s'agit de Deidier, durant la période de son séjour au Bengale jusqu'à son retour en France) est une possibilité, avec : 1° le pouvoir impérial moghol en déliquescence et l'élévation d'un *kṣatriya* hindou, fait rāja, Raghunath Dās, à la cour du vice-roi/nizām du Gujarat, qui est alors soit Nizām ul-Mulk jusqu'en 1724 (année où celui-ci s'installe à Hyderabad ; occupant aussi le poste de grand vizir de la cour en 1722-1724, il a alors, en tant que « soubeh dar d'Ahmadabad », un représentant sur place, le « naéb [= délégué de nabab] Takmir uddin khan » suivant ANQUETIL DUPERRON 1771, p. cclxviii = 1997, p. 304), soit Mubārīz-ul-Mulk Sarbuland Khan jusqu'en 1730 (« Voyez un exemple dans la personne d'un [Katri = *kṣatriya*] nommé Rognaldas [= Raghunath Dās], fait depuis peu Raia [= rāja] et dont le génie se soutient à la cour de Derkousykan [= ? Takmir-ud-din Khan], Maure de religion, à présent gouverneur de Gouzeratty, le pays d'Amadabat et Suratte. L'on rapportera ailleurs la révolution de la cour du grand Mogol », p. 105) — serait-ce déjà le même personnage que le *kṣatriya* premier ministre/dīwān du même nom (Rāja Raghunath Dās) soutenu en 1751 par les Français, qui contrôlent alors le nizāmāt du Gujarat, et assassiné en 1752 ? 2° De cruels princes Shivaji-s (générique pour les chefs marathes successeurs du fameux Shivaji du XVII^e siècle) et Angria-s (nom de la famille des amiraux et corsaires marathes, dont le plus célèbre, Kanhoji Angria, fut actif de 1698 à 1730) (« plus communément les Gentils de l'Indoustan et de Gouzeratte ne tuent rien et ne répandent point de sang dans leurs sacrifices, excepté en divers endroits de la côte Malbard. Surtout c'est les princes Sevagis et Angriats, qui sacrifient ordinairement des enfants qu'ils égorgent devant l'idole, ou ils immolent aussi les prisonniers qu'ils font à la guerre », p. 150). 3° La peste sur la côte de Coromandel, notamment dans la région du comptoir de Mazulipatan (à mi-chemin entre Pondichéry et Chandernagor), et l'aide fournie à cette occasion par les Français de Pondichéry (« quelques fois même dans les mortalités, qui sont assez fréquentes dans ce pays, ils les laissent dans les campagnes aux bêtes féroces et aux oiseaux, et ce par la quantité des morts, ce qui souvent contribue à augmenter la contagion, comme il est arrivé depuis quelque temps à la côte Coromandel spécialement à Mazulipatan, où les Gentils attaqués de peste périrent par milliers et au milieu des campagnes, ce qui empoisonna tellement l'air que les oiseaux et les bêtes même s'en ressentirent et donna lieu aux Français, surtout à ceux de Pondichéry, de faire connaître partout la générosité de sa nation par des secours, qu'ils donnèrent au reste de ces malheureux peuples qui réclamaient leur charité », p. 153). La peste et la famine sont alors endémiques sur cette côte (une peste importante est signalée pour les années 1702-1704 ; une longue famine de deux ans se produit en 1728-1730, avec livraisons de riz par les autorités de Pondichéry dans la région affectée de Mazulipatan, cf. MARTINEAU 1920, p. 228, 339, 346).

Quelques remarques sur le contenu de ces trois premières lettres. Page 53, à propos d'une explication, « bien différente de celle des pp. Capucins du Thibet », de la « particule bramenique ôm », la référence incomplète, à la note 76, à un « *Alphabetum Tibetanum (?)* » pose problème, car les deux ouvrages publiés sous ce même titre par le religieux orientaliste Antonio Agostino Giorgi o.s.a. (1711-1797) ne sont parus qu'en 1759 et 1762-1763 (cette seconde édition avec une partie première nouvelle, historico-comparative, peut-être retardée pour raison d'approbation, et une seconde, linguistique, p. 553-759, reproduisant le volume de 1759) ; on sait que le jésuite Ippolito Desideri (1684-1733), qui visita le Tibet (1715-1720), donna l'explication indigène d'un mantra bouddhique contenant l'*akṣara* (cf. sa lettre de 1716 publiée, traduite de l'italien, dans *Lettres édifiantes*, t. 15, 1722, p. 195 : « Ils se servent d'une espèce de chapellet, sur lequel ils prononcent ces paroles : *Om, ha, hum*. Lorsqu'on leur demande l'explication, ils répondent que *Om* signifie intelligence ou bras, c'est-à-dire puissance ; que *ha* est la parole ; que *hum* est le cœur ou l'amour ; & que ces trois mots signifient Dieu »), et qu'il est donc possible que ses rivaux capucins à Lhassa (auxquels seuls l'autorité vaticane conféra cette mission) reçurent cette même explication, à moins qu'il ne s'agisse d'une autre¹⁵. À sa première explication symbolique très correcte de *om* en 1729 (cf. p. 54 n. 79 ; voir aussi en 1740, p. 72 n. 54), Pons ajoute en 1731 des considérations linguistiques qui le sont moins (cf. p. 60 n. 111) ; quant au thème de la vacuité comme substance de l'être/l'esprit suprême, que Pons amalgame à ses considérations sur *om* et la *trimūrti* (« Il est encore vray que par *ō* ils entendent ce vuide si fameux dans tout l'Orient par la souveraine béatitude de ceux qui y parviennent et qui par là ne sont plus sujets aux transmigrations. La substance de dieu même est ce vuide ou cette négation de toute matière », 1729, p. 54 ; « qui peut y [= au système des transmigrations] mettre fin parvient à ce vuide si fameux dans l'Orient et qui est l'être souverain avec lequel les âmes pures et libres des transmigrations ne font qu'un seul et même être », 1731, p. 60), il paraît en effet emprunté à quelque description du bouddhisme « tantrique », tibétain ou plutôt, dans ce cas, extrême-oriental, d'autant qu'il est illustré en 1731 par l'interprétation forcée de la version chinoise d'un mantra au Bouddha Amitābha, transcrit Na-mo-o-mi-to-fo (= Námó Ēmítuó fó) dans sa source, que Pons comprend comme sanskrit Namô ôm ito + chinois fo (cf. « Pho des Chinois » cité *infra* ; foto dans lettre de 1733, p. 63, *Photo* 1740, p. 74) = Bouddha, avec l'interprétation erronée *om* + *ito* là où il fallait voir, après *namo*, l'adaptation du nom d'Amitābha, ce qui nous mène au Bouddha de l'école dite de la Terre pure, laquelle y est en effet présentée comme refuge en dehors des cycles de transmigrations et équivalent au *nirvāṇa*. Sur la *gaetri* (*gāyatrī*) mentionnée en 1729 (p. 54 et n. 84-85), voir sa transcription en 1731 (p. 61, cf. n. 115 ; il manque ici des renvois entre les deux lettres sur ces matières). Dans la lettre de 1733, manquent des références aux « écrits » (manuscripts) mentionnés (p. 62), sans plus de précision, des jésuites (Costanzo Giuseppe) Beschi (1680-1747) et (João de) Brito (1647-1693)¹⁶, ainsi que des références bio-

¹⁵ La documentation collectée par la mission capucine au Tibet fut elle-même exploitée pour la rédaction de... l'*Alphabetum* ; cf. 1762, p. 506-507 sur *Hom* et *Hum* initiaux et finaux du mantra bouddhique « tibétain » *om maṇi padme hūṃ* : « *Hum* seu *Ohm* caput pariter est Indicae orationis *Ohm (om) Wistnu (Viṣṇu) Narajen (Nārāyaṇa)* » ; p. 513 etc., ainsi que p. 232 où l'auteur explique d'abord bien que *Hom (om)*, *ornamentum capitis*, est basé sur la lettre *a* (notre première), alors que *Hum (hūṃ)*, *ornamentum finis*, l'est sur *ha* (leur dernière), puis ajoute : « *Hom* veluti *Ham* Ægypt. & *hom* (*sic* en *nāgarī*, au lieu du *om* attendu, mais une partie des mentions en *nāgarī* apparaissent là refaites sur les transcriptions, ex. à la page suivante *Sautri/sautrī* et *Gaetri/gāetrī* au lieu de *sāvitrī* et *gāyatrī*) *Hom* Ind. vim igneam spirituum ». Quant à Desideri, dans un autre de ses écrits édité au xx^e siècle, il se contente de voir en *om* et *hūṃ* du même mantra bouddhique de simples ornements de style (cf. WESSELS 1926, p. 264-265).

¹⁶ Pour Beschi, l'écrit qui « contient sans doute ce qu'il a appris des brames tamouleurs » correspond à l'une de ses œuvres en tamoul. Pour l'écrit de Brito à propos de l'« incarnation » de « Vichnou » en « Crichnen » et

bibliographiques aux pères (Claude Stanislas) Boudier (1687-1757)¹⁷ p. 63 (ou au moins un renvoi à la p. 47 qui le mentionne aussi pour sa participation à la mission astronomique de 1734) et (Étienne) Le Gac (1671-1738) p. 64 (ou au moins un renvoi aux p. 31-32, 36) ; et à la note 118 une explication de « nirakar » = *nirākara* (ou un renvoi à la p. 75 n. 71 ; ou au noirakar de la p. 37 et n. 103, où manque là la glose d'onadi = *anādi*).

Suivent les rééditions, d'abord (p. 64) d'une brève missive autographe de 1739, sans intérêt scientifique¹⁸, laquelle, adressée au père Oury (donné comme le supérieur de Pons, p. 49), mentionne les pères (Jean) Calmette (1692-1740 ; cf. p. 12 et 46 n. 55) et (Jean-Joseph ?) Lajohanie (ce dernier et le premier sans référence prosopographique ni dans l'index) ; ensuite (p. 65-80) du riche épître sur la littérature sanskrite, daté du 23 novembre 1740 et paru dans *Les Lettres édifiantes et curieuses* (pour laquelle il aurait été bienvenu, p. 51 et 65, d'au moins citer les références de son édition dans la série originale des recueils de *Lettres*, c'est-à-dire le t. 26, 1743, p. 218-256), que Sylvain Lévi et Louis de La Vallée Poussin¹⁹ citaient déjà pour ses remarques astronomiques comparatives pertinentes — voir sur ce son chapitre VI, p. 72-73, où manquent une référence aux « Tables de M. de la Hire », c'est-à-dire les *Tabulae Astronomicæ* de ce savant, 2^e éd. 1727, et à leur adaptation sanskrite réalisée à la cour du souverain de Jaipur, ou au moins un renvoi à la p. 47 (sur « La mission [astronomique] auprès de Jaisingh »)²⁰. On reviendra plus loin sur le chapitre grammatical (II), lequel en ce qui concerne le lexique (p. 68) reprend des remarques déjà faites en 1729 (cf. p. 55 n. 87, ici sans renvoi). On apprend aussi (ch. III, p. 69) que Pons a composé un « abrégé des règles » de versification, qu'il aurait envoyé au père (Jean-Baptiste) Du Halde (1674-1743) l'année d'avant, c'est-à-dire en 1739 (égaré aussi de ce côté... comme l'original de la deuxième partie de sa grammaire, cf. *infra*). Au ch. IV (p. 70), il manque des références pour « *Canjivouram* », « le vénérable père de Nobilibus » (= Nobili) et le « père (Louis-Noël ou Natal) de Bourzes » (1673-1735)²¹. Les derniers chapitres (VII-X) sur la philosophie sont particulièrement édifiants (leur commentaire en notes quelque peu scolaire). Il est regrettable que PSF n'y ait pas cité les passages comparables ou illustratifs du Catalogue de 1732-1733 concernant la philosophie, ici reproduits²² avec quelques notes en complément (et renvois aux pages de PSF), car Pons y témoigne déjà de son intérêt particulier pour ces matières (« Des

trois « Ramen », il doit s'agir de son traité (originellement composé en portugais) dans sa traduction française réalisée peu avant 1700 par le père Jean Venance Bouchet (1655-1732) : *Relation des erreurs qui se trouvent dans la religion des gentils Malabars de la coste de Coromandel dans l'Inde* ; cf. son édition par CALAND 1923, p. 1-91 (p. 8-20 pour « La vie de Vichnou »), sur base principale de la copie manuscrite, avec variantes, de la main de Deidier (? ; réalisée lors de son séjour à Pondichéry) ou de quelque autre, auteur de *La gentilité du Bengala*, qui attribue, lui, ce traité à Nobili (cf. note 14 *supra*). Sur ce traité de Brito et ses traductions, voir ZACHARIAE 1918 (cf. p. 8 pour la version française ici concernée), et RUBIÉS 2016, p. 115.

¹⁷ Anquetil Duperron le rencontre sénile à Chandernagor en 1756, cf. ANQUETIL DUPERRON 1771, p. xxxiii et xxxv = 1997, p. 94 et 96.

¹⁸ Déjà publiée par MULLER 1985, p. 144, ainsi que signalé en note.

¹⁹ LÉVI 1891, p. 42 ; LA VALLÉE POUSSIN 1898, p. 146.

²⁰ Où (n. 57), à côté de celle de DELIRE 2013, on ajoutera les études de Raymond MERCIER (1984 et 1993) ainsi que de David PINGREE (2002).

²¹ De la Mission de Madurai, auteur de plusieurs lettres publiées (1708-1718) et d'un dictionnaire tamoul ; cf. VINSON 1899, p. 103-122.

²² Cf. note 11 *supra* ; voir OMONT 1902, p. 1183-1184, pour le passage concerné.

renseignements succincts mais dont la valeur fait regretter qu'on n'en ait point sollicité davantage du P. Pons », *dixit* Jean Filliozat)²³ :

[f° 2v] Livres philosophiques.

Les philosophes indiens sont partagés en six différentes sectes ; chaque secte ou école reconnaît un fondateur et a un grand nombre d'ouvrages. Les livres de ces six écoles sont ce qu'ils nomment par excellence les six sciences, du mot Darsanam, qui signifie vue et science. En voici les noms : Neaca-darsanam, Mimangsa-darsanam, Bedanta-darsanam, Sankia-darsanam, Patanzala-darsanam, Bhassia-darsanam [cf. *Bhassyam* p. 73, sans explication n. 158, ni p. 34, sur cette forme inattendue en lieu de *vaiśeṣika*, et qui se trouve aussi dans le Catalogue imprimé de 1739 au n° excii : *liber inscriptus Bhassia Darsanam, seu principia sectae Bhassia appellatae* ; s'agirait-il de désigner ainsi l'école dudit *Bhāṣya* de Praśastapāda ?]. Le fondateur de l'école de Neaca, qui veut dire dispute, est un fameux brachmane nommé Gōttam. Quelque recherche que j'ai faite, je n'ai pu avoir ses principes ou sentences ; j'en ai eu un commentaire, qu'on envoie. L'école de Neaca est la seule en vogue dans le royaume de Bengale, et c'est pour cette raison qu'on a envoyé un grand nombre de livres des auteurs de cette secte. Les plus fameux disciples de Gottam furent dans les anciens temps Oudacanassarjia et Botta [cf. p. 76-77 et n. 176 ; le second doit être plutôt Bhaṭṭa Jayanta, auteur de la *Nyāyamañjarī*, que Kumārila, même s'il peut se trouver ici confondu avec ce dernier dans son action anti-bouddhique], suscités, disent les brames, pour combattre l'athéisme et l'impiété que le célèbre Bôdha, qui est le Pho des Chinois [cf. *supra*], et le La des Tartares, avait introduit et répandu dans toute l'Inde. Les rois, persuadés par ces deux philosophes, firent un grand carnage des Bôdhistes, appelés aussi Sarbakes [Cārṣvāka]. Botta, pour se purifier du sang de tant de personnes, parmi lesquelles il y avait un très grand nombre de brames, se brûla vif à Jaguernath [cf. n. 176 : la légende est celle d'Udayana].

Ganguessa est fort illustre [cf. n. 168] ; c'est l'auteur du Sinthamani, dont le nom lui est resté. C'est un livre qui renferme toute la dialectique, suivant les sentimens de Gōttam. La dialectique de Ganguessa a presque fait oublier toutes les autres parties de la philosophie et négliger les meilleurs auteurs, presque inconnus depuis la décadence des lettres sous l'empire des Mogols.

Et de détailler parmi les « Livres de Neaca-Darsanam » :

129. Nilabati de Biankatabatta [Nyāyāṅgīlāvātīprakāśa de Venkaṭa Bhaṭṭa ?], 4 volumes : 1. sur les êtres, 2. sur les propriétés des êtres, 3. sur l'opération des êtres, 4. anumanam ou méthode de connaître ce qui est inconnu par ce qui ne l'est pas. [cf. Cat. 1739 n° clxx = Hamilton & Langlès Bengali n° 40-43 = Cabaton n° 907-910].

(...)

132. 8 Badartha [= ici *vādārtha* plutôt que *padārtha*], en un tome : Devta-bada [*devatā-vāda*], de la nature des dieux ; 2° Muctibada [*mukti-vāda*], du salut ou liberté parfaite ; 3° Pragabhada [*prāgabhāva*], des choses futures contingentes ; 4° Bisistabaisistabada [*viśiṣṭavaiśiṣṭya-vāda*], des qualités ; [f° 3r] 5° Bidhi-bada [*vidhi-vāda*], vrai sens des lois ; 6° Obidha [? *upadhi-vāda*], des puissances des êtres ; 7° Bayoubada [*vāyu-vāda*], de l'air et du vent ; 8° Ratnakoskara [*ratnakośakāra*], préceptes de dialectique [cf. Cat. 1739 n° clxxvi = Hamilton & Langlès Bengali n° 70 = Cabaton n° 861].

(...)

140. Sintamani, par Ganguessa, dialectique de Neaca-darsanam, divisée en quatre parties : pratiakkiam, anoumanam, upamanam, sabda. La première traite du témoignage des sens par rapport à la connaissance de la vérité ; la seconde, des signes naturels qui mènent à la connaissance des choses qui ne tombent pas actuellement sous les sens ; la troisième des conjectures ou preuves morales ; la dernière des mots ou signes ex instituto [cf. p. 75]. C'est dans la seconde partie qu'ils parlent du raisonnement.

Incidentement, p. 80, on supprimera les guillemets enserrant les idées attribuées à Kapila, l. 4 et 15 : ils ne sont pas dans l'édition originale de la lettre et font attribuer, de façon incongrue, au sage indien des propos au sujet de la religion des Grecs et des Romains ! Il s'agit ici d'une paraphrase mêlée à des jugements de valeur, avec un « dit-il » initial et un « Ainsi raisonne » final fort lâches qui ne sont pas à prendre tel un *iti*.

²³ J. FILLIOZAT 1941, p. iv.

4. Grammatica Sanskritica

On en arrive ainsi aux troisième et quatrième parties de l'ouvrage dévolues à la grammaire sanskrite de Pons, introduite (partie 3) et éditée (partie 4). Des données importantes sur l'apprentissage par Pons du sanskrit (dont le début peut être daté, comme on l'a vu *supra*, de janvier 1729 au plus tôt) et la préparation de sa grammaire se trouvaient déjà aux p. 51-52 et 55 n. 86, ainsi que dans l'épître de novembre 1740. Dans ce dernier, très étrangement, quand il présente les grammairiens, Pons évoque bien Kramadīśvara (« Kramadisvar »), sur l'œuvre duquel il base la seconde partie de sa grammaire, œuvre dont il dit explicitement (cf. p. 67 et n. 137) avoir « fait l'abrégé » qu'il a envoyé à Paris deux ans plus tôt (donc en 1738 ; cf. *infra* sur le fait que cette partie n'était pas encore achevée début 1733), mais en revanche il fait là silence complet sur Vopadeva, sur le *Mugdhabodha* duquel pourtant la première partie de sa grammaire est fondée (cf. p. 87-90), et dont les manuscrits occupaient les deux premières places de son Catalogue de 1732-1733 : « 1. Grammaire Samskretane de Bôpdeva dite Mougdebôdha, 2. Commentaire sur la Grammaire de Bôpdeva » (suivis en 3-4 des manuscrits de la grammaire dite « de Kalapa », cf. Kalap en 1740, p. 67 n. 138 ; et en 5-6 de celle « de Kramadissouara dite Zamoura », ou de Jamour [= Jaumara, cf. *supra*], cf. n. 136 et p. 90-92). Ceci pose assurément question. Les pages de l'introduction consacrées au manuscrit de la première partie de la grammaire (p. 81-83) ne fournissent pas tous les éléments pour une réponse (à la question qui n'est d'ailleurs là même pas posée). Elles ne fournissent d'abord pas les mentions attendues du Catalogue imprimé de 1739, où J. Filliozat²⁴ voyait la référence au manuscrit composite concerné (BNF Sanscrit 551) en deux endroits (et non un seul selon PSF)²⁵, c'est-à-dire, dans la section des *Codices Indici*, non seulement le n° cclxxxiii (*codex chartaceus, quo continentur grammatica & dictionarium linguæ Samscretanicæ*, p. 448), mais aussi le n° ccxlix (*codex chartaceus, quo continetur dictionarium verborum Samscretanorum*, p. 446). C'est possible mais peu probable vu que, ainsi que noté par le même, une pagination originale existe en continu pour le dictionnaire et la liste de formes verbales (organisés aussi semblablement en colonnes). En tout cas, la première notice de ce catalogue diffère de celle, aussi en latin, plus complète, inscrite la même année en-dessous du n° 283 dans le manuscrit lui-même (cf. p. 81-82, 200) — c'est cette dernière seule qui livre le nom choisi pour le titre du livre de PSF et donné par lui à l'ensemble de la grammaire (p. 97), à la nuance près que l'observation du fac-similé permet d'y lire « Grammatica Sanskritica » (puis « Dictionarium Sanskriticum » et « voces [corrigé en *vocabula*, non *vocabulæ* tel qu'écrit p. 80] Sanskriticæ ») avec *k*, et non *Sanscritica* (et *Sanscriticum*, *Sanscriticæ*) tel qu'écrit par PSF (et J. Filliozat pour le premier) ! Ce qui importe est d'observer que l'on aurait donc bien déjà remis ensemble en 1739 au moins la grammaire (première partie) et le dictionnaire (d'Amara [suivi de la liste verbale] avec des traductions « en latin » [*latiné*, non *latino*] dites *autore* [non *auxtore*] *incerto*) de Pons, tandis que dans son Catalogue de 1732-1733, ils apparaissent comme des cahiers (groupes de feuilles) séparés (item n° 13 « Rudiments de la langue samskretane, en latin », et items 10 et 12 pour le « Dictionnaire d'Amarasingha expliqué en latin au copiste » et un « Dictionnaire des verbes samskretans expliqué en latin au copiste » ; cf. p. 83, et p. 35 à laquelle il manque un renvoi en n. 197). C'est ce volume qui les rassemble que décrit aussi Anquetil Duperron dans sa lettre au père (Gaston-Laurent) Cœurdox (1691-

²⁴ J. FILLIOZAT 1937, p. 278-281.

²⁵ Ainsi que MULLER 1985, p. 137.

1779) en 1768 (cf. p. 85)²⁶ : « Le seul ouvrage que nous ayons sur le *samskrétam*, est un *in-folio Samskrétam-latin*, dans lequel le *samskrétam* est écrit en caractères *Bengalis*. Ce volume comprend une *Grammaire*, et un *Dictionnaire* qui est par ordre de matières. Les verbes font une classe à part, à la fin du dictionnaire ; et le latin y manque quelquefois. La grammaire dont je viens de vous parler, n'est pas entière ; elle ne comprend, en cinq chapitres, que les lettres, les pronoms, les noms et les verbes : la *syntaxe* manque » — cf. sa note antérieure²⁷ : « Il n'y a, à la Bibliothèque, que la grammaire Latine qui est à la tête du dictionnaire Samskrétam-Latin, en caractères *Bengalis*, l'*Amarasingha* », ainsi que sa propre copie de la grammaire première partie, avec quelques ajouts, dans un nouveau manuscrit (cf. p. 86-87), qu'il conclut en disant, en latin, qu'elle est suivie dans le manuscrit original de 23 pages (d'un texte sanskrit) en caractères bengalis sans traduction [B], d'un dictionnaire sanskrit-latin [C], et de *nomina verba* [D] ; ce qui n'indique cependant en rien, comme le déclare PSF (p. 87), que ces « quatre textes »/cahiers étaient « déjà réunis lors de l'envoi de 1733 ». Plus précisément (cf. p. 82)²⁸, il s'insère en outre dans le codex relié (en 1805) actuel une portion avec des stances de Cāṇakya [B] (23 folios aux seuls rectos)²⁹ entre [A] la grammaire et [C] le dictionnaire, ainsi qu'après un *dhātupāṭha* [D]³⁰, une dernière portion avec une copie du *Kāvya-kāmadhenu* de Vopadeva [E] (c'est-à-dire le commentaire de ce dernier à son propre *dhātupāṭha* versifié, le *Kavikalpadruma*). Des dates correspondant à 1730 (*śaka* 1652) se trouvent inscrites dans les parties C, D et E, apparemment de la même main indigène³¹. Quoique la description de 1739 ne le précise pas, on peut donc penser que déjà ces mêmes cinq éléments avaient été alors réunis (de par leur nature/aspect solidaire ou l'identité de leur auteur/utilisateur reconnue à défaut d'être déclarée) pour former ainsi « une sorte de Manuel pour étudier le sanskrit » (Eugène Monseur)³², même si ces cahiers arrivèrent en France séparément, y compris dans le temps : d'abord les cahiers C-D(-E), puis, quelque temps plus tard, les cahiers A(-B). En effet, le cahier de la grammaire, bien que mentionné dans le Catalogue de 1732-1733 (silencieux quant à B et E, copies de pandit annexes non annotées par Pons), n'a cependant pas de prix indiqué en regard (c'est le seul), et une seconde main a ajouté en marge « non rep[résenté]. » (pour l'envoi), ce qui signifierait (à moins qu'il ne faille seulement comprendre « non rep[ris]. » au décompte final des dépenses), non, comme le pense PSF (p. 83-84, qui omet cette indication importante notée par J. Filliozat), que le manuscrit de cette première partie était alors inachevé, mais qu'il ne fut simplement pas alors envoyé car conservé encore un certain temps pour son besoin par son auteur, à Chandernagor, tandis qu'il devait encore achever la deuxième partie de sa grammaire, transcrite dans un nouveau cahier. On apprend en effet par le même document de 1732-1733 (f° 3v l. 13 = éd. p. 1186) que la composition de la seconde partie de sa grammaire est alors déjà initiée, via la dépense marquée pour le « copiste de la traduction latine de la grammaire *Sankiptasara*

²⁶ L'extrait est donné par PSF suivant le manuscrit original NAF n° 8871 ; la lettre a été publiée par ANQUETIL DUPERRON 1785 (date aussi donnée par PSF n. 198, correspondant à l'année de lecture du « Mémoire » d'Anquetil Duperron, à la suite duquel cette correspondance est placée en « Supplément », mais ce volume des *Mémoires* ne fut publié qu'en 1808, après la mort de l'auteur) ; pour l'extrait cité, voir p. 669.

²⁷ Note (b) à la lettre initiale de Cœurdoux (écrite en réponse aux demandes de l'abbé Barthélemy, et transmise par ce dernier à Anquetil Duperron qui la publie en l'annotant) ; ANQUETIL DUPERRON 1785, p. 648.

²⁸ Voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b105326379> pour le manuscrit (Sanskrit 551) en ligne.

²⁹ Sur cette portion du manuscrit, voir aussi MONSEUR 1887, p. xvi.

³⁰ Sur lequel davantage d'information chez J. FILLIOZAT 1937, p. 280.

³¹ D'après J. FILLIOZAT 1937, p. 280 (non repris par PSF).

³² MONSEUR 1887, p. xvi.

(ouvrage commencé) ». C'est manifestement cette seule « deuxième » partie de sa grammaire³³ qui, envoyée à Paris en 1738, au dire même de Pons, « aura sans doute été communiquée » au père Du Halde, son destinataire, mais dont l'original en latin a ensuite été perdu (par/chez les jésuites ?) tout comme l'« abrégé des règles » de versification sanskrite que Pons envoya aussi, un an plus tard, « pour être communiqué » au même père (cf. *supra* ; les mentions en 1740 de l'« année dernière » et d'« il y a deux ans » pourraient bien correspondre à un même lot d'écrits envoyé fin 1738 et supposé être arrivé à destination en 1739). La question demeure : pourquoi Pons a-t-il laissé non seulement anonyme mais sans référence explicite à son modèle (Vopadeva) la première partie de sa grammaire achevée dès 1732, alors qu'il s'attribue avec une certaine fierté l'abrégé de l'œuvre de Kramadīśvara correspondant à la seconde partie de sa grammaire ? La réponse serait-elle dans la nature même, composite, de l'ensemble dans lequel s'intégrait cette première partie, ensemble qui aurait constitué en quelque sorte son propre « manuel » d'apprentissage de la langue, constitué progressivement, en compagnie d'un maître pandit, à partir de 1729-1730, sans peut-être même qu'il connaisse au départ l'inspirateur (Vopadeva) de la méthode grammaticale élémentaire qu'on lui enseignait et qu'il consignait et reformulait (« Rudiments » ainsi qu'il la nomme très bien lui-même), laquelle s'accompagnait parallèlement de l'usage d'un lexique et d'une liste de racines verbales (complété des principaux exemples de leurs formes conjuguées) ainsi que d'extraits de textes, fournis (et copiés) par le pandit lui-même (cf. p. 81, 83) dans une intention pédagogique, et qu'il enrichit, dans le cas du dictionnaire et de la liste de verbes, de ses propres traductions latines. Les cahiers de travail à deux mains (ou davantage) qui en résultèrent, incluant cette première partie de sa grammaire, lui auraient simplement paru, en toute modestie, ne pas pouvoir être présentés comme « son » œuvre propre, originale ; et la conscience qu'il ait pu avoir a posteriori de la figure même de Vopadeva en tant que maître grammairien n'aura fait que le prévenir davantage de s'attribuer en propre la partie grammaticale qui reposait sur son enseignement, lui qui reconnaît en 1733 ne rien dire ordinairement « que sur l'autorité des brames » (p. 61 ; cf. p. 51 où il faut corriger la coquille « 1933 »).

Quant à l'autre partie de sa grammaire, sur la syntaxe, dont il revendique explicitement la paternité (bien inscrite aussi *in fine* du manuscrit conservé même)³⁴, on peut vraisemblablement penser que Pons l'acheva dès 1733-1734, à une époque où il maîtrise assurément la langue, se repère bien dans les textes (cf. n. 343) et se consacre pleinement au domaine avec l'aide de pandits bengalis (ainsi qu'en témoignent ses remarquables descriptions d'œuvres sanskrites pour le Catalogue de 1732-1733), avant donc sa mission astronomique qui l'occupera la majeure partie de l'année 1734. Ensuite, il emporta le manuscrit original de son ouvrage avec lui dans le sud. Un achèvement de cette partie à Pondichéry, en compagnie d'un pandit local, n'est cependant pas exclu³⁵ (mais moins probable étant donnée l'écriture bengalie des sources manuscrites indigènes utilisées par Pons), en 1735-1736 dans ce cas, avant

³³ Et non la première, comme le pensait J. FILLIOZAT 1937, p. 281 — cf. à la dernière page du manuscrit de la copie en français de la seconde partie (voir PSF p. 197 n. 523), après la mention finale « Le R. P. Pons auteur de cet ouvrage », la référence précise, par une autre main, au passage des *Lettres édifiantes* mentionnant son « abrégé » de la grammaire de « Kramadisvar » (cf. *supra*) : « (Lett[re]. du P. Pons. Lett[res]. Edif[iantes]. T. 26. p. 223) », référence qu'Anquetil Duperron a reproduite à la fin de sa propre traduction latine de cette deuxième partie : « R.V. Pons hujus operis auctorem ; (Epist. P. Pons. in Lettr. Edif. T. 26. p. 233) » (avec une coquille dans la référence, à moins qu'elle ne soit le fait de PSF, ici suivi p. 87).

³⁴ Voir note précédente.

³⁵ Cf. P.-S. FILLIOZAT 1984, p. 134, ainsi que MULLER 1985, p. 138.

qu'une version française en fut alors là établie, probablement pour ou par Cœurdoux lui-même l'année de son propre établissement à Pondichéry (cf. p. 86 ; et non aussi tard qu'après la mort de Pons en 1752 comme y suggéré), c'est-à-dire en 1737, ce qui aura donc permis l'envoi de l'original (latin) par Pons à Paris dès 1738 ainsi qu'il l'écrivit en personne (cf. *supra*). On ne voit en tout cas pas sur quelle base il est possible à PSF de soutenir (*contra* J. Filliozat, ou encore J.-C. Muller)³⁶ que cette partie ait pu être composée directement en français par Pons (cf. p. 93-94, ou n. 421), alors que ce dernier la décrit lui-même en 1732 comme un ouvrage (commencé) en latin. Si en outre on lit attentivement les informations fournies par Cœurdoux une trentaine d'années plus tard (cf. p. 85-86, suivant NAF n° 8871), dans celles communiquées en 1768³⁷ il faut comprendre qu'il avait « autrefois recueilli, pour [s]on usage, de la grammaire Sanskroutane », un texte grammatical particulier (celui de Pons, à Pondichéry), qu'il s'était « servi [de l'écriture télougoue] en écrivant les termes *Samskroutans* de cette grammaire » (quand il l'a donc lui-même copiée, alors que les termes sanskrits étaient en écriture bengalie dans l'original)³⁸, et que celle-ci se trouve écrite en

³⁶ Cf. J. FILLIOZAT 1937, p. 283, ainsi que MULLER 1985, p. 138-139.

³⁷ Voir ANQUETIL DUPERRON 1785, p. 647-648 (cf. *supra* note 27).

³⁸ Du moins au début, jusqu'à la fin du ch. 1 §2.3 (cf. p. 179 n. 418 et p. 252 = p. [10]), car ensuite le sanskrit n'est plus donné qu'en transcription, ce qui pourrait marquer, dans la seconde hypothèse de composition, l'endroit où Pons aurait continué son travail à Pondichéry (arrétant donc d'utiliser dans son original l'écriture bengalie, là hors d'usage, pour passer à une transcription latine vu qu'il ne maîtrisait sans doute pas encore d'autre écriture utilisée par les pandits locaux, telugu en particulier), à moins, suivant la première hypothèse (qui a notre préférence), qu'il s'agisse d'une initiative de Cœurdoux lui-même, lassé de tout réécrire en « télougou ». Mais quoi qu'il en ait été, Cœurdoux pourrait être, dans l'un comme l'autre cas, de par sa propre copie, le responsable du changement, observable par rapport à la première partie, dans le système même de translittération du sanskrit, « d'après la prononciation du Sud » selon J. Filliozat (qui l'attribue aux mêmes « missionnaires du Sud » qui furent les auteurs de la traduction de l'ouvrage en français ; 1937, p. 283), tandis que PSF, qui veut l'attribuer à Pons (« Ses transcriptions de noms sanscrits changent et reflètent des prononciations du sud de l'Inde », p. 52) se contente de le noter sans l'analyser plus en détail : « On note aussi des changements dans le système de translittération. Nous nous garderons de spéculer sur ce point en l'absence de tout indice dans nos documents » (p. 94). C'est dommage, car dans la (première) partie autographe, section phonétique (où l'on trouve déjà les équivalents latins *gutturales*, *palatales*, *capitales*, *dentales* et *labiales*, pour traduire les noms des classes des phonèmes, cf. n. 212), une transcription théorique est bien exposée (avec, au plus proche de la prononciation bengalie, *õ* ou *o* pour *a* et *oi* ou *au* pour *ai* *au* — le *v* est bien donné tel mais il se trouve toujours ensuite écrit *b* — ainsi que *rĩ* pour *r*, *θ(h)* *δ(h)* pour *t(h)* *d(h)*, *s/j(h)* pour *c(h)*, *z(h)* pour *j(h)*, *z j i ui y* pour *y*, *n* pour *ñ ñ n*, *x* ou *s* pour *ś s*, *ng* pour *m*, ' ou rien pour *h* ; cf. n. 211 et p. 98-118, avec aussi quelques séries de séquences de phonèmes impossibles, ex. n. 224), dont la cohérence toute relative est plus ou moins respectée par les quelques spécimens de mots complets transcrits (*prajña-prõguiõ*, *varga-borgo*, *kanthyāh-konθhiā*, *tālavayāh-talobbhiā*, *mūrdhanyāh-murdhoniā*, *dantiyāh-dontiā*, *oṣṭhyāh-õxθhiā* [non *õxθhiā* comme écrit ; confusions aussi aux n. 229-230], *hrasva-rhoxuo*, *sandhi-xondhi*, *sambodhanah-xambõdhon*, *prayoga-preõg*). Il y a en outre à disposition, pour comparaison, l'échantillon des transcriptions de mots contenues dans le Catalogue de 1732-1733 ainsi que dans les lettres de 1729, 1731, 1733 (autographes) et 1740. Sans pouvoir procéder ici à un relevé systématique de tous ces mots, on notera la prononciation bengalie fort marquée en transcription dans les lettres de 1729 (cf. la liste de mots, p. 57), 1731 (cf. la *gāyatrī* donnée « suivant la prononciation du Bengale », p. 61) et encore 1733 (cf. *oboeb* pour *avayava*, p. 62), mais moins déjà dans le Catalogue de 1732-1733 (où abondance de *b* pour *v* mais pas de *o*), et plus du tout dans la lettre de 1740 (écrite à Karikal). Mais toutes les transcriptions dans ces écrits se présentent, de façon générale, avec des simplifications, des approximations et des inconstances, alors que dans le manuscrit Indien 596 (hormis les transcriptions surajoutées par Anquetil Duperron aux mots en écriture telugu du début, cf. n. 421, 371 pour la « main différente » là non nommée, etc. pour leur relevé) la translittération se fait beaucoup plus rigoureuse, distinctive et systématique, avec notation correcte des voyelles brèves et longues, usage de *h* final pour *h*, de *x* pour *ś*, de signes diacritiques particuliers pour modifier les lettres *ru c(h) t d n m s* afin de les faire noter, respectivement, *r c(h) t d n m ś* (cf. n. 419, 420, 422, 423, 425, 427, 436, 441, 447), nécessitant d'ailleurs peu de corrections de la part de l'éditeur. Même si l'on écarte les quelques

français, c'est-à-dire, comme on doit logiquement le supposer, qu'elle fut en outre alors, en même temps qu'il la retranscrivait, traduite par lui du latin (conservant néanmoins en cette langue une série de traductions de phrases d'exemples au tout début, jusqu'à la fin du ch. 1 §1.6, + *in fine*, ch. 3 sur les particules, quelques mots isolés) ; d'où son bonheur, quand il retrouve le document (c'est-à-dire sa propre copie) « dans [ses] papiers », d'avoir aussi trouvé un scribe indigène, qui « non seulement sût lire l'écriture *Télongoue* (*sic*)... mais qui sût en même temps lire et écrire en français », pour en tirer une nouvelle copie — la tâche est dite alors initiée, mais en note datée de 1767 le missionnaire précise³⁹ : « J'ai recouvré cette grammaire, mais ce n'est pas une petite affaire que de la copier ». Qui plus est (passages malheureusement omis par PSF), Cœurdoux se rend en outre compte qu'il n'a là, à Pondichéry, qu'une partie de la grammaire (d'autant que son manuscrit en français a pour premier titre « sixième partie », cf. *infra* car il ajoute aussitôt : « J'ai envoyé son mémoire (= celui des *desiderata* de l'abbé Barthélemy) au P. Mosac, qui est à *Chandernagor*, dans le *Bengale* : il sait le *samskroutam*⁴⁰ ; il est probable qu'il aura cette grammaire (= l'œuvre entière avec la/les partie[s] manquant à Cœurdoux) ; et je ne doute point qu'il ne la communique très volontiers, pourvu qu'il puisse trouver quelqu'un pour la copier. Mais nous ne nous donnerons-nous pas des peines inutiles, si cette grammaire (= l'œuvre entière) est réellement à la Bibliothèque du roi, où j'ai lieu de soupçonner qu'elle a été envoyée » (Anquetil Duperron ajoutera ici en note, citée *supra*, que l'exemplaire de la Bibliothèque est incomplet). Par rapport aux mots quelque peu ambigus de Cœurdoux (cf. PSF p. 86), Anquetil Duperron a quand même pu penser que celui-ci avait, de la grammaire dont il parlait, davantage qu'une syntaxe (en traduction française), et c'est pourquoi dans sa propre lettre de 1768 (citée *supra*) il ne demande par conséquent à Cœurdoux que la copie de cette partie : « Ainsi vous pourriez, mon R. P., si vous ne croyez pas devoir risquer la *Grammaire Samskrétane* que vous avez, et qu'il soit trop difficile de la faire copier en entier, nous faire tenir simplement, ou par un premier envoi, la *syntaxe*, et ce que vous avez recueilli de la *Grammaire Samskrétane*, dans l'état même où cela est » (1785, p. 669 = PSF p. 85 d'après NAF n° 8871) ; cf. « nous ne vous demandons (...) que (...) 1° la *syntaxe* de la *Grammaire Samskrétane* » (p. 670) ; « J'en (= des étymologies) ai trouvé plusieurs dans la grammaire dont je vous ai parlé (= celle conservée à la Bibliothèque du roi), et elles me font désirer la *syntaxe* » (p. 672), et *in fine* « Livres à envoyer : 1° *Syntaxe* de la *Grammaire Samskrétane* » (p. 673) — par acquis de conscience il écrit dans la foulée aussi au père Mosac à Chandernagor (p. 674 sv.), sur d'autres sujets mais lui signalant quand même à la fin : « Il me reste, mon R. P., à vous parler de quelques

adaptations nécessaires à un passage de la prononciation du nord à celle du sud (ex. *a* transcrit *a* et non plus *o*), ces changements apparaissent encore trop nombreux et non justifiés par rapport aux usages de la première partie la grammaire, pour les attribuer au même auteur (Pons ; *contra* donc PSF p. 179, n. 421 : « Les termes techniques et exemples sanscrits cités sont reproduits dans le système de transcription de Pons et traduits avec une remarquable exactitude, si ce n'est quelques fautes attribuables au copiste du manuscrit de Pons »). Le responsable de ces changements dans la transcription nous paraît donc être Cœurdoux lui-même, dont la sensibilité linguistique (morpho-phonétique et comparative) s'exprime bien dans sa *Réponse au Mémoire de M. l'abbé Barthélemy* (reproduit dans ANQUETIL DUPERRON 1785 ; cf. note 27 *supra*) : ainsi p. 651-659, pour ses listes de termes sanscrits « ressemblant », « les mêmes » ou « communs » en latin et en grec, ainsi que ses dix-huit « remarques au sujet des précédentes étymologies » — à noter en passant, p. 659, l'orthographe *d'harmam* aussi attestée trois fois *d'Harma-* (pour *dharm-*) dans l'épître de Pons de 1740 : même « faute d'impression » ainsi que supposée par PSF n. 155 ?

³⁹ ANQUETIL DUPERRON 1785 (cf. note 27 *supra*), p. 648 note (a) que l'éditeur (Anquetil Duperron) précise bien comme étant « du missionnaire » (Cœurdoux).

⁴⁰ Antoine Mosac (1704-1784) apprit (comme Pons lui-même sans doute) le sanskrit avec des brâhmanes des faubourgs de Cassimbazar au dire d'ANQUETIL DUPERRON 1771, p. xxxviii = 1997, p. 98 (cf. p. 96 n. 1 éd.).

ouvrages qui manquent à la Bibliothèque du roi. Nous avons besoin d'une *Grammaire Samskrétane*, ou du moins de la syntaxe », et dans les « Livres à envoyer : 1° Grammaire Samskrétane » (p. 679) ; Mosac ne répondra pas. Dans sa lettre datée de début 1771, Cœurdoux répond sur ce point brièvement à Anquetil Duperron qu'il fait copier « ce qui [lui] manque de la *grammaire Samskrétane* : c'est un bon ouvrage, dont on est redevable au P. Pons » (p. 687, cf. PSF p. 85). Cœurdoux donne donc fort l'impression non seulement de ne disposer à Pondichéry que de la seconde partie de la grammaire en version française (car s'il en avait davantage pourquoi aurait-il suggéré à l'abbé Barthélemy de chercher quelque chose à Chandernagor ou à Paris ? Si c'était pour trouver l'original latin d'une première partie dont il aurait détenu la traduction française, il ne l'aurait pas exprimé ainsi ; on doit plutôt même penser qu'il disposait à Pondichéry d'éléments d'un manuel élémentaire différents de ceux assemblés par Pons), mais en outre de ne vouloir associer au nom de Pons que cette partie sur la syntaxe⁴¹. Anquetil Duperron reçoit le manuscrit de « la fin de la *grammaire Samskrétane* » en novembre 1771 et en accuse réception en février 1772 (p. 688). On ajoutera que le manuscrit (BNF Indien 596-A)⁴² de cette (seconde) partie intitulée *De la Syntaxe* présente celle-ci, dans son titre initial, comme étant une « Sixième Partie », avec division subséquente en trois « chapitres », ce qui constitue, du point de vue de la structure de l'œuvre complète telle que Pons l'aurait conçue, une suite peu logique au cinq premiers « chapitres » (latin *caput*) de la (première) partie de « Rudiments », à moins que ce titre ne fasse plutôt référence... aux cinq parties/cahiers [A-E] précédents qui avec ce dernier auraient constitué le *manuel* complet ? On préférera privilégier la structure bancaire et voir, avec Anquetil Duperron et PSF, d'abord la complémentarité des deux parties formant ensemble « une grammaire » cohérente, ce que soutient aussi, indirectement, dans la première partie un renvoi à une page sans numéro (« ci-dessous page ») correspondant à une section prévue qui se trouve bien dans l'autre partie (cf. n. 245 — un renvoi inverse n'est malheureusement pas attesté ; il y a aussi un renvoi au dictionnaire sanscrit-latin [*dictionarium samskertico-latinum*] dans la première partie, p. 150) ; ou, pour la valeur des cas dans la première partie, des notions empruntées au modèle de la seconde (cf. n. 270, 274, 276, 278), indiquant une bonne connaissance et l'usage du *Samkṣiptasāra* par le pandit bengali enseignant pourtant là alors sur base du *Mugdhabodha* — sans doute le même maître avec lequel seront ensuite étudiées par Pons les sections *kāraka-* et *samāsa-pada* du *Samkṣiptasāra* (on signalera un long passage sanskrit, manifestement rédigé par ce savant anonyme, peut-être tiré par lui d'un commentaire, sur « les verbaux [on comprendra les noms verbaux ou formes nominales dérivées] du verbe [*verbalia verbi*] *kr* » ou *krdhāturūpa*, p. 166-167, suivant *Mugdhabodha* xxvi.3-187, sans aucun commentaire de PSF pour l'éclairer).

Pour résumer la chronologie vraisemblable qui résulte de ces considérations (vu qu'il n'y en a pas de claire proposée par PSF, lequel ne donne pas non plus toutes les pièces du puzzle, ni n'assemble de façon cohérente celles qu'il fournit de façon très éparse), en évitant de postuler de multiples copies disparues (vu aussi le coût que représentaient celles-ci), on dira :

⁴¹ *Syntaxe* que seule aussi attribue explicitement à Pons Anquetil Duperron lui-même (cf. note 33 *supra*), quand il copiera plus tard les deux parties dans un nouveau manuscrit, NAF n° 8882 (daté de 1804), où il retraduit en latin la partie en version française. Anquetil Duperron avait prévu la publication de cette *Grammatica Samskretana* ainsi complète, mais sa mort l'en empêchera ; cf. J. FILLIOZAT 1937, p. 283-284 (avec renvoi à l'*Oupnek'hat*, t. 1, 1801, p. 428 [n. 4], pour une première référence au projet), PSF p. 87. Une copie de cette « Grammaire Sanskrite par Anquetil » établie par Antoine-Léonard de Chézy et conservée à la Bibliothèque de l'Université d'Iena a été identifiée par Eli FRANCO (2019-2021, p. 58, item 1[c], cf. p. 50).

⁴² Voir le manuscrit en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b531539137>.

- 1729- : début de l'apprentissage du sanskrit par Pons à Chandernagor.
- 1730-1732 : composition de sa grammaire, première partie (chapitres 1-5), formant cahier A (en partie autographe mais anonyme) ; copie du *Cānakyasārasaṃgraha* (cahier B) ; copie d'un dictionnaire avec ses traductions (cahier C) ; copie d'une liste de formes verbales avec ses traductions (cahier D) ; copie du *Kāvya-kāmadhenu* (cahier E).
- 1733-1734 : envoi des cahiers C-D(-E), puis, (un an ?) plus tard, des cahiers A(-B), à la Bibliothèque du roi, où ils sont rassemblés.
- 1732-1734 : rédaction de sa grammaire, deuxième partie, à Chandernagor (avant mission astronomique).
- 1735-1738 : dépôt (et peut-être achèvement) de sa grammaire, deuxième partie, à Pondichéry. Cœurdox, qui se met là au sanskrit en 1737, la traduit du latin en français avec adaptation de l'écriture du sanskrit (le manuscrit original de cette traduction française est utilisé en 1768-1771 pour une nouvelle copie, reçue par Anqueti Duperron fin 1771, le futur « Indien 596-A », puis est perdu).
- 1738-1739 : envoi par Pons de l'autographe de sa grammaire, deuxième partie, et de son abrégé de versification, à la Compagnie de Jésus (pour le père Du Halde), deux manuscrits qui seront perdus, alors qu'à la même époque les cahiers A-B-C-D-E sont rassemblés en un volume à la Bibliothèque du roi et catalogués (futur « Sanscrit 551 »).

L'édition par PSF des deux parties de la grammaire est très soignée (on reprochera seulement du point de vue typographique l'apparence en plus gras d'un certain nombre de diacritiques), et parfaitement claire dans sa disposition pour la première partie joignant le latin et sa traduction française ; l'ajout des fac-similés des manuscrits (à présent aussi disponibles en ligne)⁴³ permet de procéder aisément à des vérifications et d'enlever toute hésitation de lecture (par exemple p. 190, 5^e ligne, est restée dans le texte même une référence à la traduction latine d'« A[nqueti Duperron]. » qui aurait dû se trouver en note infrapaginale 483 ; cf. n. 418 et 467 pour les trop rares références à cette traduction latine de la seconde partie, que PSF paraît avoir examinée en détail et qui mériterait aussi d'être éditée un jour à défaut de disposer de l'original latin de Pons). Le commentaire linguistique en note est extrêmement précieux, notamment pour ses références précises aux grammaires respectives de Vopadeva et de Kramadīśvara, auxquelles le texte ainsi annoté constitue une excellente introduction. On appréciera aussi, dans la section phonétique principalement, les notes offrant des comparaisons avec la grammaire de Roth (cf. n. 211, 212, 227, 231, 234, 237, 301) : dans l'attente de la parution prochaine d'une édition de cette dernière⁴⁴, on regrettera déjà qu'elle n'ait pu davantage bénéficier de l'immense savoir grammatical de l'auteur du présent ouvrage.

⁴³ Cf. notes 28 et 42 *supra* pour les références.

⁴⁴ Cf. note 3 *supra*.

BIBLIOGRAPHIE

- AMALADASS A., CLOONEY F. X., 2000/2005 : *Preaching Wisdom to the Wise: Three Treatises by Roberto de Nobili, S.J., Missionary and Scholar in 17th-Century India, translated and introduced* (Jesuit Primary Sources in English Translation, ser. I, 19), St. Louis, The Institute of Jesuit Sources ; 2^e éd. Chennai, Satya Nilayam Publications.
- ANQUETIL DUPERRON A. H., 1771/1997 : *Zend-Avesta*, t. 1, Paris, N. M. Tilliard ; = *Voyage en Inde, 1754-1762. Relation de voyage en préliminaire à la traduction du Zend-Avesta. Présentation, notes et bibliographie* par J. DELOCHE, M. FILLIOZAT, P.-S. FILLIOZAT, Paris, ÉFEO - Maisonneuve & Larose.
- 1785 (1808) : « Supplément au Mémoire qui précède », *Mémoires de littérature, tirés des registres de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres* 49, p. 647-712.
- CALAND W., 1923 : *Twee oude Fransche verhandelingen over het Hindoeïsme, uitgegeven en toegelicht* (Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeeling Letterkunde, N.R. 23/3), Amsterdam, KAWA.
- CAMPS A., MULLER J.-C., 1988 : *The Sanskrit Grammar and Manuscripts of Father Heinrich Roth S.J.: Facsimile Edition of Biblioteca Nazionale, Rome, MSS. OR. 171 and 172*, Leiden, Brill.
- DELIRE J.-M., 2013 : « Astronomes européens à la cour de Savai Jai Singh II », *Journal des Savants*, p. 175-192.
- FILLIOZAT J., 1937 : « Une grammaire sanscrite du XVIII^e siècle et les débuts de l'indianisme en France », *Journal asiatique*, p. 275-284.
- 1941 : *Catalogue du fonds sanskrit*, fasc. 1, Paris, Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits - Adrien Maisonneuve.
- FILLIOZAT P.-S., 1984 : « The French Institute of Indology in Pondicherry », *Wiener Zeitschrift für die Kunde Südasiens* 28, p. 133-147.
- 2012 : « L'approche scientifique du sanscrit et de la pensée indienne par Heinrich Roth, S.J. au XVII^e siècle », dans P.-S. FILLIOZAT, J. LECLANT (éd.), *L'œuvre scientifique des missionnaires en Asie*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, p. 17-30.
- 2020 : *À l'origine des études sanscrites. La Grammatica Sanscritica de Jean-François Pons S.J. Étude, édition et traduction* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 56), Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
- FRANCO E., 2019-2021 : « Chézy, Lévi and the Beginnings of Sanskrit Studies at the Collège de France. A Propos a Recent Publication by Roland Lardinois », *Wiener Zeitschrift für die Kunde Südasiens* 59, p. 45-76.
- LA FARELLE S. de, 1887 : *Mémoires du Chevalier de la Farelle sur la prise de Mahé, 1725*, Paris, Challamel.
- LA VALLÉE POUSSIN L. de, 1898 : « La Grèce et l'Inde. Ce que l'Inde nous a appris ; ce que la Grèce a appris à l'Inde », *Le Musée belge* 2, p. 126-152.
- LÉVI S., 1891 : « La Grèce et l'Inde », *Revue des Études grecques* 4, p. 24-45.
- MARTINEAU A., 1917 : *Les origines de Mahé du Malabar*, Paris, Édouard Champion - Émile Larose.

- 1920 : *Correspondance du Conseil Supérieur de Pondichéry et la Compagnie*, t. 1 : 1726-1730, Pondichéry, Société de l'Histoire de l'Inde française.
- MERCIER R., 1984 : « The Astronomical Tables of Rajah Jai Singh Sawai », *Indian Journal of History of Science* 19, p. 143-171.
- 1993 : « Account by Joseph Dubois of astronomical work under Jai Singh Sawā'i », *Indian Journal of History of Science* 28, p. 157-166.
- MONSEUR E., 1887 : *Cāṇakya. Recension de cinq recueils de stances morales*, Paris, Leroux.
- MULLER J.-C., 1985 : « Recherches sur les premières grammaires manuscrites du sanskrit », *Bulletin d'études indiennes* 3, p. 125-144.
- 1993 : « Die Sanskritgrammatiken europäischer Missionare: Aufbau und Wirkung (17. und 18. Jahrhundert) », dans K. D. DUTZ (éd.), *Sprachwissenschaft im 18. Jahrhundert: Fallstudien und Überblicke*, Munster, Nodus, p. 143-168.
- OMONT H., 1902 : *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Imprimerie Nationale.
- PINGREE D., 2002 : « Philippe de La Hire at the Court of Jayasiṃha », dans S. M. R. ANSARI (éd.), *History of Oriental Astronomy* (Astrophysics and Space Science Library, 275), Dordrecht, Springer, p. 123-131.
- RUBIÉS J.-P., 2016 : « From Christian Apologetics to Deism: Libertine Readings of Hinduism, 1600-1730 », dans W. J. J. BULMAN, R. G. INGRAM (éd.), *God in the Enlightenment*, Oxford, Oxford University Press, p. 107-135.
- SCHNEIDER J., 2022 : « Die Sanskritforschung des P. Heinrich Roth SJ aus Dillingen (1620-1668) », dans V. LUKAS, J. OSWALD, Cl. WIENER (éd.), *Ein Dillinger in Indien: P. Heinrich Roth SJ (1620-1668), erscheint zugleich als Jahrbuch des Historischen Vereins Dillingen a. d. Donau 121. Jahrgang 2020* (Jesuitica, 26), Regensburg, Schnell & Steiner, p. 89-110.
- SCHURHAMMER G., 1955-1973 : *Franz Xaver, seine Leben und seine Zeit*, 2 t. en 4 vol., Freiburg in Brisgau, Herder.
- VAN HAL T., VIELLE C., 2013 : *Grammatica Grandonica: The Sanskrit Grammar of Johann Ernst Hanxleden S.J. (1681-1732), introduced and edited, with a photographic reproduction of the original manuscript by J.-C. MULLER*, Potsdam, Universitätsverlag Potsdam (<http://opus.kobv.de/ubp/volltexte/2013/6321/>).
- VINSON J., 1899 : « Notice sur quelques missionnaires jésuites qui ont écrit en tamoul et sur le tamoul au dernier siècle », *Revue de linguistique et de philologie comparée* 32, p. 101-146.
- WESSELS C., 1926 : *Early Jesuit travellers in Central Asia*, The Hague, Martinus Nijhoff.
- ZACHARIAE Th., 1918 : « Über die Breve Noticia dos erros que tem os Gentios do Concão da India », *Nachrichten von der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse*, p. 1-34.
- ŽUPANOV I. G., 1999 : *Disputed Mission: Jesuit Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India*, New Delhi, Oxford University Press.
- ŽUPANOV I. G., XAVIER Â. B., 2015 : *Catholic Orientalism: Portuguese Empire, Indian Knowledge (16th-18th centuries)*, New Delhi, Oxford University Press.

RÉSUMÉ

L'article « À l'origine des études sanskrites : la *Grammatica Sanskritica* de Jean-François Pons S.J. » est une recension critique de l'édition de cette grammaire par Pierre-Sylvain Filliozat (2020), auquel ouvrage il fournit une série de compléments, en particulier sur les deux autres grammaires jésuites du sanskrit antérieures à celle-ci ; sur l'ingénieur Deidier, compagnon (à l'initiative de la collecte des manuscrits sanskrits) et correspondant de Pons, auteur possible de *La gentilité du Bengala* (note 14) ; sur les lettres érudites de Pons, et le supplément important qu'apporte à son exposé de 1740 sur les philosophies de l'Inde son catalogue de manuscrits de 1732-1733 ; sur le père Cœurdoux comme traducteur de la deuxième partie de la grammaire de Pons en français (avec un argument relatif à la transcription du sanskrit développé note 38) ; et, enfin, sur la genèse de la composition fragmentée de cette grammaire et la chronologie plus précise qu'il est possible d'établir pour celle-ci dans la période 1729-1739.

ABSTRACT

The article “At the origin of Sanskrit studies: the *Grammatica Sanskritica* of Jean-François Pons S.J.” is a critical review of the edition of this grammar by Pierre-Sylvain Filliozat (2020), to which work it provides a series of additions, in particular on the two other Jesuit grammars of Sanskrit prior to this one; on the engineer Deidier, Pons's companion (who initiated the collecting of Sanskrit manuscripts) and correspondent, and possible author of *La gentilité du Bengala* (fn. 14); on the scholarly letters of Pons, and the important supplement to his 1740 account of the philosophies of India found in his 1732-33 catalogue of manuscripts; on Father Cœurdoux as the translator of the second part of Pons's grammar into French (with an argument related to the transcription of Sanskrit, developed in fn. 38); and, finally, on the genesis of the fragmented composition of this grammar and the more precise chronology that it is possible to establish for it within the years 1729-39.

MOTS-CLEFS

1. grammaire sanskrite
2. grammaire missionnaire jésuite
3. Jean-François Pons
4. histoire de l'indianisme
5. manuscrits sanskrits

KEYWORDS

1. Sanskrit grammar
2. Jesuit missionary grammar
3. Jean-François Pons
4. history of Indology
5. Sanskrit manuscripts